



## Témoignage de Jésus en milieux musulmans

P. Gérard DEMEERSEMAN, Missions d'Afrique

J'ai été ordonné prêtre, pour le compte de la *Société des Pères Blancs* en 1965, année au cours de laquelle est sortie, lors de la dernière session du Concile Vatican II, la déclaration *Nostra Aetate* sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes. Ce document m'apporta comme une dilatation de ma vocation dans l'Eglise et je l'ai considéré comme une feuille de route pour approcher le monde diversifié de l'islam. J'avais, d'ailleurs, fait inscrire sur mes images d'ordination cette phrase de Saint Paul aux Romains : "Dieu m'a fait la grâce d'être un officiant de Jésus-Christ auprès des Nations, consacré au ministère de l'Evangile de Dieu afin qu'elles deviennent une offrande qui, sanctifiée par l'Esprit Saint, soit agréable à Dieu" Rm, 15,16). J'avais même osé ajouter une partie du verset 20 pour signifier que ce service de l'Evangile serait à assurer "là où le nom du Christ ne serait pas encore prononcé".

Qu'est-ce qui m'a amené à envisager ainsi ma vocation de témoin de Jésus en milieu musulman ? Répondre à cette question sera ma première partie que j'intitule le temps du discernement. Après quoi j'esquisserai trois lieux de maturation le premier en Algérie, le deuxième en Tunisie, le troisième à Marseille dans un des quartiers Nord.

### Le temps du discernement

C'est par un engagement dans l'action catholique des jeunes que l'idée m'est venue de me donner aux autres pour les rendre plus humains et, par là, plus aptes à répondre à la dimension spirituelle de leur vie. Ceci est resté pour moi fondamental. C'est sur ce terreau qu'a germé, avec des moments de doute et de questionnement, la perspective de m'orienter vers le sacerdoce. Dans mes réflexions, aidé en cela par mon aumônier d'action catholique et vicaire de ma paroisse, j'en viens d'abord à écarter la filière de prêtre diocésain car, dans mon diocèse, j'aurais été vraisemblablement amené à faire le séminaire académique pour me retrouver professeur dans un collège catholique. Ce que je ne concevais pas. L'humour de Dieu a su quand même avoir raison de mes résistances, puisque plus tard, je n'ai pas échappé à l'enseignement.

C'est alors que j'ai envisagé une entrée dans la Société des Pères Blancs. Cette société missionnaire m'était assez familière vu qu'un de mes oncles paternels en était membre et qu'il m'a toujours paru très heureux quand il venait passer quelques jours à la maison. Plusieurs de ses confrères venaient aussi à la maison pour visiter ma grand-mère et mes parents. Cet oncle qui a passé 60 ans de sa vie en Tunisie s'était fait un nom là-bas. C'est lui qui m'a facilité les démarches pour commencer le séminaire chez les Pères Blancs dans une section d'aînés, à l'âge de 18 ans pour m'initier au latin.

Durant ce temps de séminaire j'ai pu discerner qu'un des charismes propres des Pères Blancs était la présence apostolique au monde de l'Islam spécialement en Afrique du Nord et cette perspective s'est progressivement installée en moi. Pour la rendre acceptable je me suis mis, en plus des études théologiques requises, à assimiler les premiers rudiments de la langue arabe.

Plusieurs passages d'Evangile ont plus particulièrement marqué ma vie spirituelle. Ces passages viennent éclairer l'une de mes idées-forces que je vous citais tout à l'heure, à savoir : se donner aux autres pour les rendre plus humains et, par là, plus aptes à répondre à la dimension spirituelle de leur vie. C'est ce que Jésus a pratiqué au cours de son ministère : rencontrer l'autre pour le rendre plus humain et donc plus ouvert à Dieu. Le récit de la rencontre avec la Samaritaine (Jn 4, 1-42) en est un bel

exemple dans sa diversité confessionnelle comme dans sa transgression des conventions sociales. Dans cette rencontre l'un et l'autre se sont enrichis en humanité pour mieux vivre leur vocation d'adorateurs en esprit et en vérité. Une autre rencontre de Jésus est de la même veine, il s'agit de la femme syro-phénicienne (Mc 7, 27-30). Cette cananéenne païenne vient implorer Jésus pour sa fille malade. Dans un premier temps, Jésus, en bon juif qu'il est, résiste à sa demande au nom de l'idée qu'il se fait de sa mission. Mais face à l'à propos de son interlocutrice, Jésus se laisse humaniser jusqu'à ouvrir le champ de sa mission à ceux qui croient autrement.

Ces deux passages d'évangile ont toujours été au cœur de ma réflexion apostolique ultérieure. Ils ont pour contrepoint, dans les Actes des Apôtres (ch. 10-11) l'épisode de Pierre et Corneille dans lequel on rapporte comment Pierre a résisté à se rendre chez ce centurion païen, au nom d'un code social juif que le Saint-Esprit l'a amené à transgresser. Alors il avouera : "Dieu vient de me faire comprendre qu'il ne fallait déclarer impur aucun homme" (10,28) et d'ajouter : " Je me rends compte qu'en toute nation, quiconque le craint et pratique la justice trouve accueil auprès de lui" (10,34). Ainsi Corneille n'accède à la foi que lorsque Pierre dépasse son comportement sectaire.

C'est sur la base de tout cela que j'ai demandé, au moment de mon engagement, à être envoyé au Maghreb sans être pour autant dans l'ombre de mon oncle.

### ***En milieu algérois : un temps d'acculturation***

Le 19 juin 1965, jour où le colonel Boumedienne a déposé Ben Bella, j'ai appris ma nomination pour l'Algérie comme prêtre stagiaire. J'y arrivai en septembre pour assurer un rôle d'animation et d'encadrement dans un collège secondaire situé dans la banlieue d'Alger et tenu par une communauté de Pères Blancs épaulée par des coopérants du service national actif. J'y trouvais des jeunes de la 4<sup>ème</sup> à la terminale qui avaient le désir de réussir leurs études car il y avait alors des places à prendre dans la jeune république algérienne. Ces jeunes m'ont beaucoup apporté dans l'ordre de la relation. Ce fut pour moi une année de première acclimatation tant culturelle que sociologique durant laquelle je crois avoir plus reçu que je n'ai donné.

Cette première acclimatation a été suivie par deux années d'étude à l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes et d'Islamologie (PISAI) à Rome pour me mettre à l'arabe classique et connaître les réalités fondamentales de l'islam. C'est là que j'ai appris l'importance de la langue pour aller à la rencontre de l'autre. La langue est comme la porte d'entrée pour accéder au vestibule de la maison de l'hôte, elle est aussi dans une optique apostolique une humble démarche d'incarnation qui a son ascèse et même sa kénôse. Apprendre à parler le langage de l'hôte, à dire les choses comme il les dit, à saluer, à remercier, à se réjouir comme il le fait. C'est aussi apprendre, avec patience, tout ce petit monde de détails et de nuances qui compose la vie de l'hôte. En un mot, emprunter cette longue route depuis les premiers bégalements jusqu'à une certaine maîtrise de l'expression.

Ce qui vaut pour la langue classique, vaut aussi pour la langue parlée à laquelle il faudra se mettre lors du retour sur le terrain. Ce retour advint en septembre 1968. Je fus alors affecté, toujours dans la même banlieue d'Alger, dans un Centre de Formation Professionnelle pour Adultes tenu par une équipe de Pères Blancs secondée par de jeunes techniciens français recrutés comme volontaires du service national actif. J'y fus directeur-adjoint chargé de cours ; une formation antérieure en gestion-comptabilité me permettant d'assurer des cours dans les sections de comptabilité. Il y avait aussi dans ce centre des sections d'électricité et d'électronique. Le projet pédagogique visait à dispenser

une formation tant humaine que professionnelle reposant sur des qualités de base comme le sens de la justice et du respect de l'autre, la conscience professionnelle. Ces jeunes âgés de 17 à 25 ans, principalement d'origine kabyle, désiraient réussir leur vie et les anciens stagiaires nous étaient reconnaissants de ce qu'ils avaient reçu au Centre. Pour moi, je retrouvais là ma visée première : me donner aux autres pour les rendre plus humains et les disposer ainsi à assumer la dimension spirituelle de leur vie.

Au bout de deux ans, j'ai demandé à avoir une année pour me mettre à la langue parlée dans le sud du pays. Un confrère âgé m'avait glissé cette phrase : "Pour bien connaître le pays, il faut passer un temps au Sahara". Je fus alors envoyé à Touggourt, porte du désert, pour pratiquer la langue parlée et pour sentir les réalités humaines sahariennes. J'avais un jeune répétiteur issu d'une famille qui s'était sédentarisée depuis déjà une génération. Mais pour pousser encore plus loin l'inculturation, une fois par mois j'allais passer une semaine dans une famille récemment sédentarisée dans les dunes entre Touggourt et El-Oued. Je passai mes journées entières avec les grands parents de cette famille, prenant le repas du soir avec le grand père et son fils. Je garde un souvenir ému de ce séjour dans cette maison qui n'avait à l'époque que les murs et le toit.

C'est là que j'ai senti qu'il ne suffisait pas d'apprendre à parler, il faut aussi apprendre à penser comme nos hôtes. Il y a un vrai travail à opérer, dans la durée, pour se rendre compte du hiatus qu'il y a entre notre manière de concevoir les choses et celle de nos hôtes et surtout pour que leur conception des choses devienne un peu la nôtre. C'est là un vrai travail d'incarnation pour lesquels nos hôtes sont nos maîtres. Au terme de plusieurs années de ce travail, nos hôtes finiront par nous féliciter de la façon dont nous les comprenons et trouveront plaisir à rechercher notre compagnie.

Au terme de cette année de grâce, je suis revenu dans la banlieue d'Alger pour prendre la direction du Centre de Formation Professionnelle dont je viens de parler avec mission d'y ajouter, en lien avec le ministère du travail, des sections de dessinateurs industriels en construction mécanique. Cet engagement dura jusqu'en juillet 1976, date de la mise en application du décret sur la nationalisation des établissements privés. Je n'ai rien regretté ni cette forme de service, ni même sa nationalisation qui allait dans le sens de l'histoire. Le seul regret que j'ai c'est le fait que la gratuité de l'engagement est rarement perçu car on y soupçonne souvent quelque intérêt sous-jacent. Mais ce que j'ai acquis, c'est que la rencontre de celui qui croit autrement me révèle autant à moi-même qu'elle révèle l'autre à lui-même et qu'il y a de part et d'autre des mécanismes, voire des atavismes, culturels et théologiques qui ont besoin de conversion.

### **En milieu tunisois : un temps de maturation**

Partager quelque chose de mon expérience en Tunisie suppose que je fasse l'impasse sur une dizaine d'années riches en investissement. Suite au séminaire islamo-chrétien de Tripoli en Libye qui a eu lieu en février 1976, on a pensé qu'il fallait préparer une nouvelle génération de Pères Blancs aptes à participer à ce genre de rencontres. Pour cela on m'a demandé de me remettre aux études : deux ans d'études bibliques à la Catho de Paris suivies de deux autres années d'études des Pères de l'Eglise à la Grégorienne de Rome au terme desquelles j'ai demandé à vivre une nouvelle expérience de terrain. J'ai eu la chance d'être nommé au Yémen du Nord où j'ai résidé avec un visa de séjour au titre d'agent de formation pour la société d'électricité du Yémen. Rapatrié sanitaire au bout d'une petite année, je fus nommé, après un temps de convalescence, professeur à l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes et Islamiques à Rome. J'y suis resté 6 ans partageant mes connaissances ainsi que ma sensibilité apostolique avec les étudiants.

Cette dernière expérience m'a convaincu que je n'étais pas d'abord un orientaliste chrétien qui avait à se pencher sur les réalités musulmanes mais que j'étais appelé à rencontrer, au nom de l'Evangile, des croyants qui appartenaient à un groupe porteur d'une autre tradition religieuse et que, comme pour Jésus sur les routes de Palestine, ce qui importait c'était la relation entre un "je" et un "tu" plutôt qu'une objectivation globale sur un "ils". Sur ce point, il faut rester lucide, car on est toujours tenté d'opérer une distanciation en transformant le "tu" en un "il".

C'est sur ces acquis que je me retrouve en Tunisie en juin 1988 pour célébrer les 60 ans de sacerdoce de mon oncle et pour me présenter aux confrères comme leur nouveau supérieur régional. Dès notre première rencontre, mon oncle me fait part de sa décision de se retirer de Tunisie pour une maison de retraite en France me laissant toute latitude pour me faire un prénom là où il s'est fait un nom et me laissant en plus son bureau avec une riche bibliothèque sur les réalités tunisiennes.

J'avais donc à animer une trentaine de confrères pour les aider dans leur vocation d'apôtres du Christ-Jésus et pour les soutenir dans leurs divers engagements tout en participant au conseil épiscopal de la Prélatrice de Tunis pour y apporter une note apostolique d'ouverture aux croyants autrement. J'avais aussi à entretenir les relations héritées de mon oncle au moins avec les amis tunisiens qui voulaient bien prolonger avec moi ce qu'ils avaient tissé avec mon oncle. Ce furent des moments de confiance, d'amitié partagée et même de confiance fraternelle. Quand je pense à ces moments, je vois l'actualité de ce passage des Actes des Apôtres (14,16-17) : "Le Dieu vivant qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve...a laissé toutes les Nations suivre leurs voies sans manquer pourtant de leur témoigner sa bienfaisance". Rencontrer ces personnes c'est être témoin de la bienfaisance divine qui les entoure et c'est faire de la rencontre une sorte de huitième sacrement.

J'avais aussi à prendre ma part du labeur apostolique de mes confrères ce que je fis dans le cadre de l'Institut des Belles Arabes de Tunis. C'est une sorte de centre culturel privé tenu par mes confrères qui ont mis en place une bonne bibliothèque de recherche pour doctorants et chercheurs. Ils ont aussi créé une revue semestrielle sur les réalités arabes et tunisiennes qui est la plus ancienne revue publiée en Tunisie.

En 1991 les Pères Blancs unifièrent les deux régions d'Algérie et de Tunisie et l'on m'a demandé d'en devenir le supérieur régional. J'ai continué à résider à Tunis. Ce ne fut pas le meilleur choix. Les difficultés internes à l'Algérie se faisaient jour et les visas m'étaient donnés avec parcimonie pour aller visiter mes frères là-bas. Comment leur être présent avec un visa de 15 jours en allant d'Oran à Ghardaïa, de Tizi-Ouzou à Adrar avec des conditions de circulation limitées par des mesures de sécurité. Ma santé en a pâti et j'ai dû envisager de passer la main à un confrère plus jeune résidant en Algérie, puis de me faire à l'idée de passer la Méditerranée, ce qui se réalisera en 2004.

### **A Marseille : un temps de sérénité**

J'imaginai, avec une certaine naïveté, que passer la Méditerranée c'était passer d'Alger rive sud à Alger rive nord. Je me suis vite rendu compte que cela ne correspondait pas à la réalité qui était plus complexe que les images que je m'en avais faites. Il s'agissait pour moi de prendre ma place dans une communauté dont le projet est de promouvoir un accompagnement d'immigrants ainsi que la relation avec les croyants de l'islam. Cette communauté est installée dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement de Marseille à l'extrême nord de la ville, dans le secteur de Saint-Antoine, quartier qualifié à tort ou à raison de "sensible" où se côtoient des gens d'origine italienne, arménienne, portugaise, maghrébine, comorienne, asiatique, subsaharienne et turque et où réside plus de 20% de gens d'appartenance musulmane dont plus de la moitié de nationalité française.

Quand je suis arrivé on m'a proposé d'accompagner un groupe qui s'appelle "Relais Monde Musulman" et qui dépend de la "Pastorale des Migrants" dont il est l'un des pôles. Ce relais rassemble des chrétiens qui vivent en proximité de voisinage ou de travail avec des musulmans et qui veulent relire leur vécu pour en faire un témoignage évangélique plus pertinent. Ce lieu de relecture permet de dépasser les préjugés et les idées toutes faites, il permet aussi de s'engager pour que les droits légitimes des croyants de l'islam soient mieux respectés.

Pour que l'accompagnement des migrants soit effectif j'ai pris aussi des engagements par l'intermédiaire d'associations. La première s'appelle "L'encre bleue" et propose des écrivains publics bénévoles qui opèrent dans les centres sociaux des cités. C'est dans ce cadre que j'assure des permanences hebdomadaires dans une cité de notre quartier qui a une réputation de "difficile". J'y reçois, pour rédiger des lettres ou remplir des dossiers, essentiellement des femmes d'origine maghrébine ou comorienne qui trouvent là une plate-forme d'écoute qui tranche avec l'environnement familial pas toujours favorable.

La seconde association, plus connue, s'appelle la Cimade dont la vocation est de venir en aide aux demandeurs d'asile. J'y reçois sur rendez-vous ces demandeurs pour les aider à décompresser d'abord

puis à constituer leur dossier de demande d'asile et à formuler les recours quand cela est nécessaire. L'équipe d'accueil me réserve les personnes qui viennent du Maghreb ou des pays du Moyen-Orient. Ainsi j'assume à la fois une présence aux croyants de l'islam et un accompagnement des migrants. Je vis ces engagements, hors institution, avec bonheur, dans la ligne du chapitre 25 de St Matthieu : "J'étais un étranger et vous m'avez accueilli" et aussi "J'avais faim et vous m'avez nourri" : faim d'être écouté et faim d'être reconnu. C'est Jésus que je rencontre sous les traits de ces personnes qui me sont donné de rencontrer. J'en suis le témoin. Et pour que je puisse en être le témoin le plus fidèle possible, j'ai encore à me laisser envahir par la miséricorde de Dieu. Dans ces plates-formes d'écoute je me situe comme un bon Samaritain désireux de rendre l'Evangile désirable. La semaine dernière, un Algérien que j'ai reçu pour sa demande d'asile, m'a dit en fin d'entretien : " Vous, vous n'êtes pas français, vous êtes quelqu'un de chez nous".

Ces engagements que j'ai pris dans le cadre de la société civile sont pour moi des lieux de respiration spirituelle et apostolique et je ne m'en dispense qu'en cas de force majeure. Je privilégie l'engagement de terrain sur ma fonction de délégué diocésain pour les relations avec l'islam et celle de délégué diocésain à la pastorale des migrants.

## **Conclusion**

C'est la première fois que je survole ainsi ma vie de témoin de Jésus en milieux musulmans. Je ne sais trop à qui je dois ce survol. Laissez-moi conclure avec une parole de Mgr Collini, ancien archevêque de Toulouse, qui a mené sa vie de prêtre en Tunisie avant d'être appelé à l'épiscopat : "En matière de rencontre avec le monde musulman, il ne suffit pas de se mettre à l'école des historiens ou des islamologues, il faut aussi - et surtout - se mettre à l'écoute des témoins".

Ganagobie 28 mai 2009